

LAOSHU

UN MONDE SIMPLE ET TRANQUILLE



Traduit du chinois et présenté
par Jean-Claude Pastor



Éditions
Philippe Picquier

Laoshu, ou Vieil Arbre, sobriquet que lui donnèrent ses camarades d'études, n'est pas un peintre traditionnel chinois. En effet, même s'il fait appel à certains procédés picturaux appartenant à l'esthétique chinoise classique, Liu Shuyong, vrai nom de notre peintre-poète, opte pour une démarche qui se situe à l'opposé de celle des peintres lettrés de la Chine impériale. Avec Laoshu, nous sommes en présence de ce que nous nous hasarderons à appeler une nouvelle forme de peinture d'inspiration lettrée, qui se situerait à la croisée de la modernité et de la tradition.

Contrairement aux anciens peintres lettrés, qui travaillaient dans l'intimité de leur cabinet et ne dévoilaient précautionneusement leurs rouleaux qu'à des groupes restreints d'individus issus d'une élite, Laoshu, en créant un blog sur l'un des sites Internet les plus connus de Chine, où il affiche régulièrement ses dessins et peintures exécutés au pinceau, a délibérément choisi d'atteindre le plus grand nombre. Si les peintures des anciens lettrés faisaient appel à certains codes esthétiques connus des seuls initiés, et si les textes calligraphiés qui les accompagnaient étaient souvent des poèmes savants écrits dans une langue classique incompréhensible au commun des mortels, le travail de Laoshu, quant à lui, est exécuté pour être apprécié et compris par tous. De façon parfois triviale, il nous livre ses états d'âme et ses réflexions existentielles. Nous sommes loin de l'attitude des anciens lettrés dont la démarche artistique participait d'un perfectionnement de soi où la recherche de la rectitude morale était centrale.

Laoshu, en choisissant de divulguer son travail pictural sur Internet, se veut proche de ceux qui vont découvrir sa peinture et ses poésies. Même s'il use de certaines techniques traditionnelles vieilles de plusieurs siècles, il introduit dans sa peinture des objets appartenant au monde moderne : téléviseurs, ordinateurs, horloges murales, lavabos, hélicoptères, sous-marins, soucoupes volantes... Cependant, il ne faut pas s'y tromper, cette introduction d'objets triviaux ne constitue pas un simple procédé destiné à amuser le public et à rendre sa peinture plus accessible. Elle est destinée à provoquer des télescopages temporels et à induire de nouvelles expériences visuelles. « La plupart des gens, nous dit Laoshu, sont prisonniers d'une logique liée à un temps linéaire et séquentiel. Il y a une logique propre à l'œuvre d'art, à la peinture, mais aussi une logique de l'esprit induite par l'imagination. Cette logique est totalement libre et me procure joie et sérénité... » Chez Laoshu, nous ne sommes pas en présence d'un art facile et superficiel, loin s'en faut. La simplicité n'est qu'apparente et voulue, elle cache une profonde réflexion sur le temps, l'image et l'esthétique. Néanmoins, même s'il a mené certaines recherches académiques qui l'ont conduit à méditer sur des concepts liés à la création artistique, notre peintre-poète refuse d'être considéré comme un spécialiste de l'esthétique ou un peintre professionnel. Il revendique haut et fort le statut d'amateur. « Les spécialistes, dit-il, cloisonnent le réel, ils sont comme les membres rusés d'un gang qui ourdissent des complots dans une langue qui nous séduit, fascine et finit par nous égarer sur des sentiers étroits. Comment pouvons-nous accepter que la richesse infinie de la réalité puisse être enfermée dans une sphère étroite délimitée par des spécialistes en tout genre ? »

En optant pour des formats réduits, notre peintre-poète a créé toute une série de « mondes en petit » où évolue un personnage sans visage, portant une longue robe à larges manches, à la façon des lettrés de la Chine d'autrefois, et qui semble flotter dans un espace irréel et onirique, hors du temps. Le choix de ce personnage correspond à un goût très marqué de Laoshu pour l'époque républicaine, celle qui a précédé la révolution menée par Mao Zedong en 1949. L'homme sans visage que nous voyons, tantôt chez lui, accompagné de son chat et vaquant à des occupations domestiques ou s'adonnant à la peinture, tantôt coiffé d'un chapeau de paille à large bord et flânant nonchalamment à travers des paysages fleuris, cet homme est le symbole d'une époque révolue qui suscite une

profonde nostalgie chez Laoshu. Dans un entretien récent, ce dernier déclarait que depuis la révolution une profonde rupture s'était produite en Chine. Tout a changé, disait-il avec une certaine tristesse : la façon de se conduire, de penser, de se vêtir, etc. Notre peintre-poète voit dans la figure du lettré ou de l'honnête homme de la période républicaine l'incarnation d'une continuité culturelle bimillénaire, en dépit de l'abandon du système impérial en 1911 et de l'adoption d'un système parlementaire inspiré de l'Occident. Selon Laoshu, ce lettré du début du XXe siècle avait conservé une façon de vivre et un style propres à l'homme de l'ancienne Chine. Il s'habillait avec une élégance sobre, il agissait avec une certaine désinvolture et possédait une liberté de pensée et une assurance qui lui permettaient d'entretenir un rapport harmonieux avec la culture occidentale. Ce personnage qui semble vivre dans un autre temps que le nôtre, que l'on voit perché sur une échelle et cueillant des fleurs au sommet d'un prunier, assis sur un banc et jouant de l'accordéon, ou encore trônant sur la vasque de ses toilettes, constitue sans aucun doute une sorte d'alter ego de Laoshu, dont ce dernier dit, « c'est moi et ce n'est pas moi ».

En réalité, avec la mise en scène de ce personnage, notre peintre-poète a créé un espace imaginaire où il peut exprimer avec humour et candeur, parfois avec une pointe de raillerie ou de dérision, les émotions qu'il ressent dans sa vie quotidienne à Pékin, les pensées que fait naître en lui sa fine observation de la société chinoise de son temps. Cependant, il transporte aussi son personnage loin du tumulte et des agitations de la grande ville, pour lui faire connaître les sensations de paix et de sérénité que procurent le vent du printemps ou la vision des fleurs qui éclosent dans une nature restée intacte, loin de l'animation frénétique des gigantesques mégapoles chinoises, au sud du Fleuve Bleu. Ces longues promenades dans les champs, le long des rivières, au bord des étangs de lotus, dans les montagnes désolées, que mène le personnage sans visage de Laoshu, sont sans doute une métonymie de la fuite dont il fait l'éloge et qu'il juge nécessaire pour échapper aux nombreux maux qui frappent la société dans laquelle il vit et qu'il dénonce ouvertement : pollution, contamination de la chaîne alimentaire, médicaments frelatés, corruption, décadence des mœurs... Autrefois, dit-il, en des temps troublés, le lettré chinois pouvait trouver refuge dans une cahute perdue au fond d'une vallée. C'est désormais impossible ! Il ne

reste donc à Laoshu que la fuite dans un espace intérieur, un monde subjectif, un univers purement imaginaire indispensable à sa survie. C'est sans doute la raison pour laquelle le personnage sans visage que nous voyons dans ses peintures semble flotter dans un état méditatif, il est comme immobilisé dans un temps suspendu. L'homme au chapeau de paille, lettré anonyme dont la silhouette est à peine tracée à l'encre pâle, cultive le détachement et s'adonne à des randonnées le long du Fleuve Bleu, au cours desquelles il se laisse aller à des réflexions existentielles, mais aussi à des rêveries dans lesquelles il s'abîme avec délectation sous les arbres en fleurs, dans une sorte d'extase toute taoïste qui lui permet d'échapper aux pesanteurs du monde.

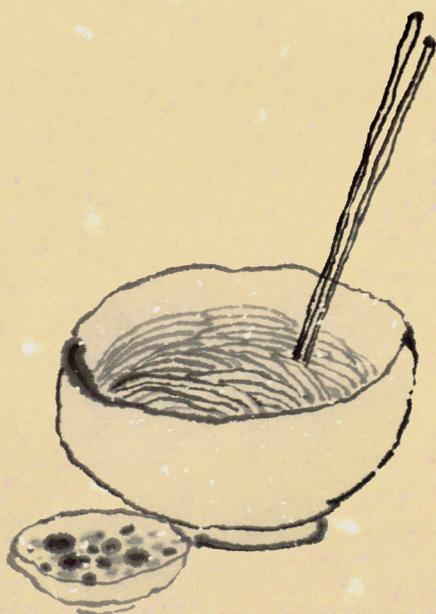
Les textes qui accompagnent les peintures sont le plus souvent des poèmes en vers de six caractères, ce qui leur confère une cadence particulière. Laoshu puise son inspiration chez les poètes de la période des Six Dynasties (IIIe-VIe siècle), dont il juge le style plus dépouillé et spontané que celui qu'adoptèrent les grands littérateurs de la prestigieuse dynastie des Tang (VIIe-Xe siècle), un style qui lui permet non seulement d'évoquer librement les menus événements du quotidien, ses états d'âme, mais aussi d'être lu et compris par tous. Dans plusieurs entretiens qu'il a accordés, Laoshu confie qu'il ne veut plus subir de contraintes, et que la peinture et l'écriture constituent pour lui des pratiques résolument spontanées et jubilatoires. Il faudrait ici rappeler que notre peintre-poète se passionna très tôt pour la peinture à laquelle il s'adonna dès 1979. Cependant, en proie à une crise profonde, il cessa de peindre en 1985 et ne reprit ses pinceaux qu'en 2007, à la suite du choc émotionnel qu'il subit en apprenant la grave maladie dont souffrait son père. A partir de ce moment-là, Laoshu décida fermement que la peinture et l'écriture devaient être des actes ludiques. C'est alors qu'il se remit à peindre, en s'affranchissant des règles qu'il avait observées naguère et en obéissant exclusivement à ses humeurs et désirs du moment. La liberté et la sincérité, se plaît-il à répéter, sont désormais sa priorité absolue en matière d'art.

Quelques années plus tard, en 2011, Laoshu débuta son activité de peintre-blogueur sur le site Internet chinois le plus visité qu'est Weibo. Les internautes qui fréquentent son blog se comptent désormais par centaines de milliers. Ils

réagissent souvent de façon très élogieuse et humoristique en écrivant à leur tour un court poème ou en citant des vers célèbres qui résonnent avec ceux de Laoshu. Il y a peu, comme on l'interrogeait sur sa pratique artistique, il répondit avec une grande humilité qu'il se considérait comme un simple peintre amateur ne voulant pas être pris au piège de la productivité quotidienne qu'exige la qualité de blogueur. Il expliqua qu'il peignait pour dévoiler la singularité de son monde intérieur et échapper à cette sorte de « personnalité collective » que la société chinoise avait imposée aux individus depuis la révolution de 1949. Tout en se qualifiant de « perfectionniste du pessimisme », Laoshu a néanmoins réussi à créer un univers pictural et poétique empreint de légèreté et de gaieté, où évolue un personnage qui s'émerveille devant la beauté de la nature. Dans cet univers, se croisent modernité artistique et tradition, le narratif et l'allusif, en un espace où le télescopage des temporalités nous déconcerte tout en nous libérant du poids des choses. On peut sans doute y voir l'heureux effet d'une liberté dont Laoshu se plaît à répéter qu'elle est sa seule mesure. Sans doute attiré par l'érémisme, qu'il juge désormais impossible en Chine, notre peintre-poète semble avoir opté pour un ascétisme citadin qui le place dans la situation paradoxale d'un artiste à la fois en retrait et ouvert sur le monde.

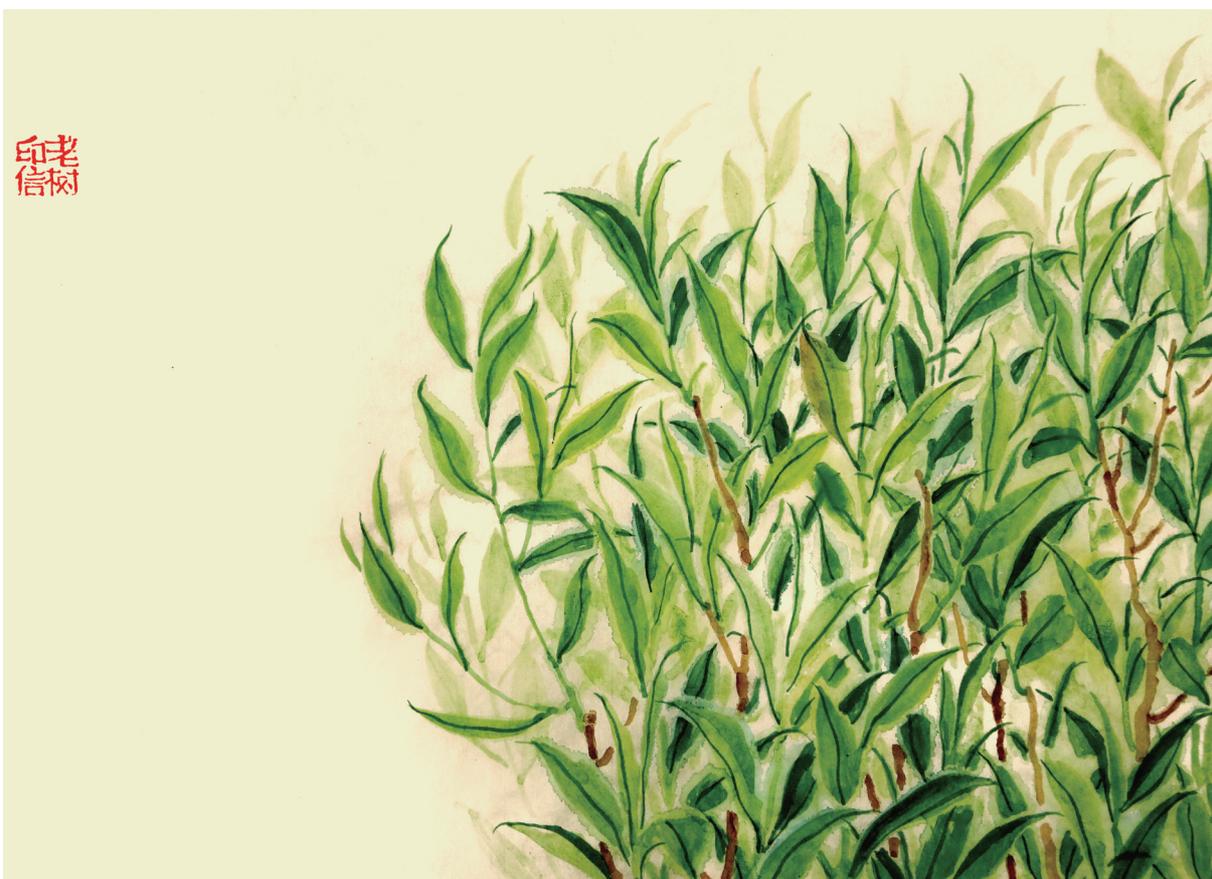
Jean-Claude PASTOR

LE QUOTIDIEN





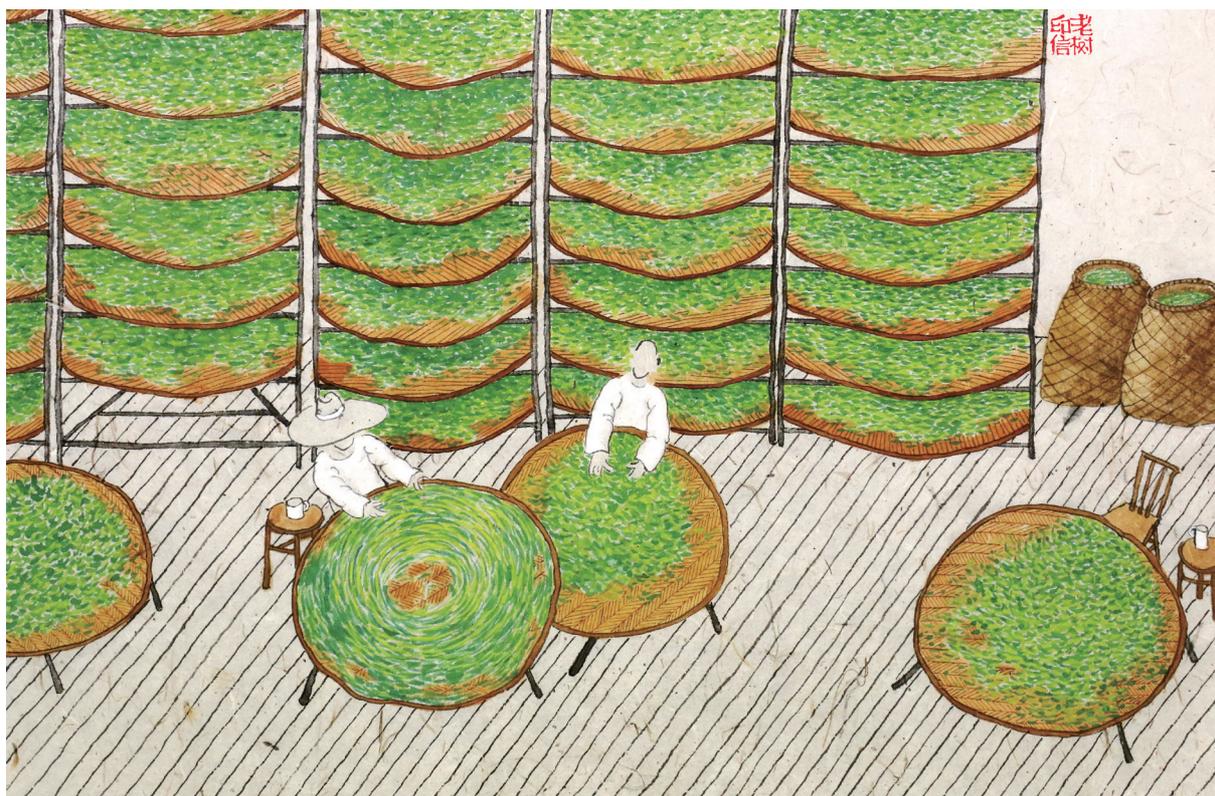
Arbre sur la montagne,
Bravant la pluie et le vent.
En quête, en chasse,
Je trouve enfin sa trace.
Arbre sur la montagne,
Bourgeons près d'éclorre.
Cueillies pour être acheminées,
On nomme ses feuilles thé.



Feuilles de thé sur la branche, jeunes et délicates.
Jusqu'où seront-elles mes confidentes ?
Feuilles de thé sur la branche, fruits de la Nature.
J'en dispose librement, et pourtant l'émotion m'étreint.



Théiers dans les champs,
Luxuriance des jeunes feuilles.
Vient le temps où les fleurs tombent
Quand arrivent brumes et bruines.
Théiers dans les champs,
On cueille en chuchotant.
Le chant des oiseaux
Résonne au fond de la vallée,
Tout est poème.



Thé dans l'atelier,
On le roule, on l'aère.
Encore et encore,
On le flétrit, on le sèche.
Thé dans l'atelier,
Il devient ce que l'homme désire.
Aussitôt infusé, il est pur et sobre,
Son arôme vient avec le temps.



Thé dans le chaudron,
Un procédé qui traverse les âges.
Saisi à deux mains,
On le tient au plus près de soi.
Thé dans le chaudron,
Le feu prend sous les brindilles.
Quelques feuilles tendres
Venues d'un paysage sans limites.



Tasse de thé à la main,
Assis face à l'ami que l'on chérit.
Partout, autour de nous, des lotus brisés,
Un seul arbre, un saule desséché.
Le thé se refroidit doucement,
Le crépuscule est infini.
Une journée s'évanouit,
Demain, à nouveau, l'agitation...



Ce que j'aime le plus en cette vie,
C'est dormir la tête enfouie sous les draps.
Même si d'innombrables tourments me troublent,
L'espace d'un moment, j'oublie tout.
En rêve je rencontre une jeunette,
Je la serre contre moi, la caresse et l'étreins,
Et jusqu'à midi je dors.
Je me lève, m'habille et vais pisser.



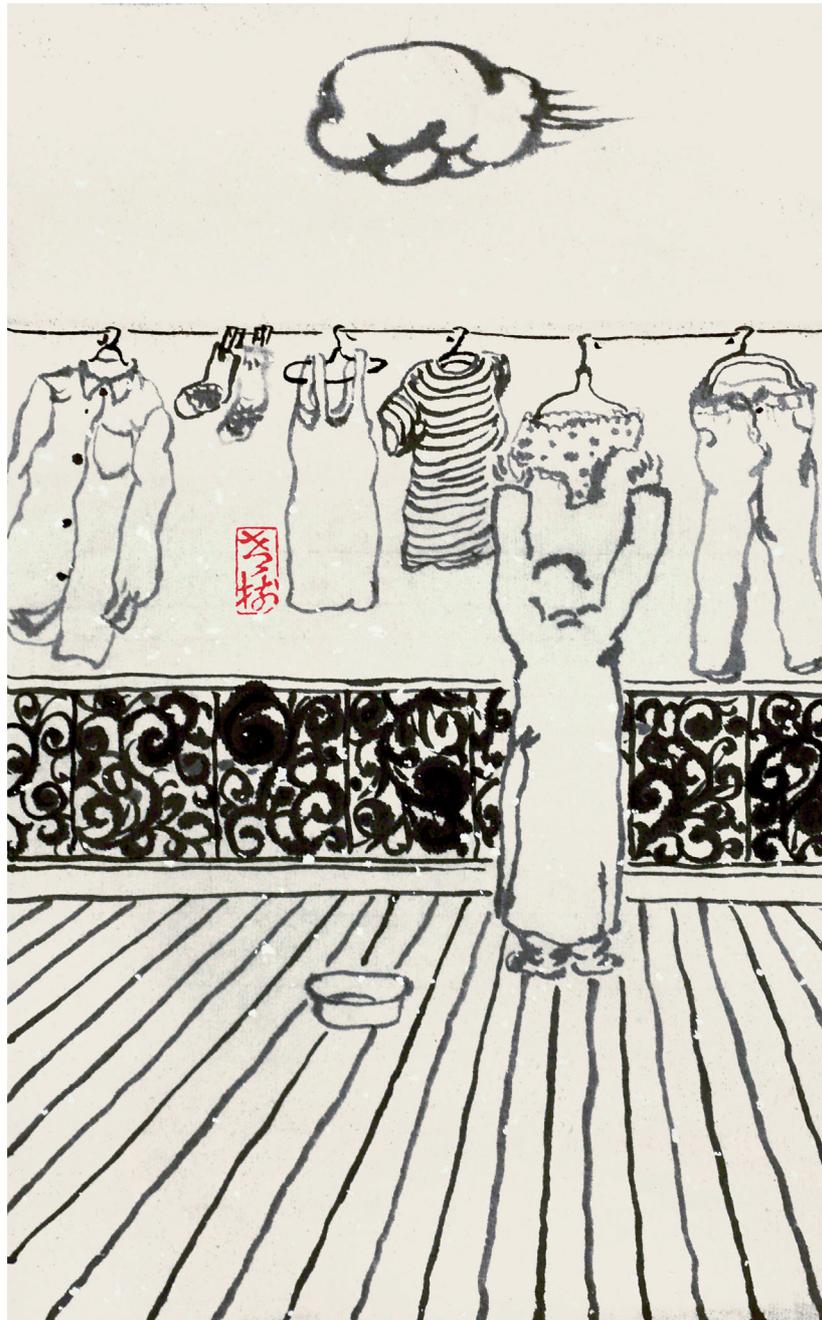
Ce que j'aime le plus,
C'est prendre un bain vers minuit.
Je me dis que la vie n'est pas si mal.
Le chauffage poussé à fond,
Le monde se rétrécit.
Je me frictionne, me rince
En fredonnant un petit air à la mode.
Lavé, nu, je me pèse et me sens si léger !



Je vois souvent les gens bavarder et manger.
Mais se soulager aussi a son importance.
Trois jours durant : rien.
Ma gêne est à son comble.
Accroupi au-dessus d'un vide minuscule,
Excédé, j'arbore un sourire bête.
Que j'aime le bruit de la chasse !
Mes détritrus m'ont enfin quitté !



Toute ma vie, j'ai aimé cultiver les fleurs.
Hélas ! le savoir-faire m'a toujours fait défaut.
Les fleurs n'ont pas éclos
Et les pousses se sont flétries.
La moitié a péri, les jeter me brise le cœur.
Fleurs ! Fleurs ! Fleurs !
Vous décevez ma profonde affection.



Un tas de vêtements sales
Fourrés dans la machine qui tourne, tourne.
Les voici qui sèchent sur ma terrasse,
Leur bel éclat m'éblouit.
Si je ne lave plus rien,
Pour sortir, que porterai-je ?
Je songe à mes étudiants...
Ultime solution : j'arriverai en caleçon !



A dire vrai, j'adore cuisiner,
Seules les occasions me manquent.
Cuire à l'eau, à la vapeur, à l'étuvée,
Frire, faire sauter,
J'excelle dans tous ces arts.
Sans recette, j'improvise avec bonheur.
Je ne me vante pas,
La note de mes amis me situe très haut !



Nonchalamment, je promène mon pinceau,
Tout entre dans ma peinture :
Ce que j'entends, rencontre, ressens.
Pâle, foncée, sèche ou mouillée, l'encre s'étale.
J'exprime ce qui me plaît dans le style Dayou',
Raffinement et maniérisme m'agacent hautement.
Ma peinture achevée, je la poste sur mon blog
Et laisse les gens rire ou se fâcher.